Quinzième année. — N° 15. Samedi 1er Août 187.

LA GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — MODES TYPIQUES DE LA MAISON GAGELIN-OPIGEZ, par Mme la vicomtesse de Renneville. — DES VITRAUX ANCIENS ET MODERNES, par M. Albert Ponsin. — COURRIER DES THÉATRES : THÉATRE-FRANÇAIS, *Chez l'Avocat* — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE

SOMMAIRE. — Fêtes en l'honneur du Shah de Perse. — Une royauté *sans roi*. — L'Exposition de Vienne. — Mme Sarah Félix et l'Eau des Fées. — Le *far niente* de Bagnoles-de-l'Orne. — La Suisse normande. — Les environs de Bagnoles. — Le Gué-aux-Biches. — La chapelle de Saint-Horter, la chapelle de Saint-Antoine, la chapelle de Lignou et le lit de la Grogne. — La Roche Goupil. — Le château de Conterne. — Les eaux de Bagnoles ne datent pas d'hier. — Son Altesse Royale Madame la duchesse de Berry à Bagnoles. — La voiture la *Folie*. — Propriétés thérapeutiques des eaux de Bagnoles. — Le docteur Joubert, médecin en chef de l'établissement thermal. — La colonie de Bagnoles. — Grand festival de sept sociétés orphéonistes. — L'Album musical de Bagnoles. — Les Premières roses. — L'hymne national du maréchal Mac-Mahon. — Les légendes normandes du marquis Eugène de Lonlay. — Les deux gloires artistiques de Bagnoles. — M. Chevandier de Valdrome et M. Ségé. — Ce que devient Paris. — Chacun est en route. — Les eaux de Néris. — Vichy est encombré. — Le casino et le théâtre de Vichy. — L'hôtel de la Paix. — La maison Briffard, à Dieppe. — La première plage de France. — Pourquoi nous allons à Granville.

Tous les récits pompeux des fêtes données à Paris en l'honneur du Shah de Perse nous sont arrivés, à Bagnoles-de-l'Orne, comme autant de contes de fées éblouissants. Cette entrée triomphale par l'avenue du Bois de Boulogne, l'Arc de Triomphe et l'avenue des Champs-Elysées; ces illuminations splendides de tous nos monuments et de toutes nos églises; ce feu d'artifice aux couleurs persanes; cette revue patriotique de plus de cent mille hommes, où la France a pu se compter et prouver qu'elle était encore la France; cette fête à Versailles, évoquant le souvenir de Louis XIV; cette autre fête au palais de l'Elysée, offerte par le maréchal Mac-Mahon au Roi des Rois, et la solennité théâtrale de l'Opéra, ont suffi pour donner au Shah de Perse une idée de ce qu'est encore notre belle France, dont les blessures sont à peine fermées; une nation unique, étrange, inépuisable comme ressources industrielles, plus audacieuse et plus orgueilleuse que jamais, faisant honneur de son Paris en ruines en se couronnant de lauriers et de fleurs. Qui eût dit au Shah de Perse qu'il y a trois ans seulement, cette nation française, qui vient de le recevoir si royalement et avec tant d'empressement et d'enthousiasme, était en proie aux horreurs de la Commune et envahie par les Prussiens, il n'eût certes jamais voulu y croire, si l'histoire ne burinait pas les lugubres et tristes pages d'un pays aussi bien que ses fastes de gloire.

Quelle opinion le Shah de Perse va-t-il emporter de notre France en république ?.... Une tout autre, bien certainement, que si le parti radical lui en eût fait les honneurs. « C'est une république dorée que celle-là, se dira Nasser-Ed-Din. A la bonne heure. *C'est une royauté sans roi*,

Je n'ai pas trouvé, à Saint-Pétersbourg ni à Londres, une cité plus belle ni plus brillante que ne l'est *la ville de Paris*. Je n'ai vu nulle part une population plus élégante que celle de Paris, des squares plus verdoyants et plus fleuris, des promenades mieux dessinées, de plus magnifiques monuments. On ne m'a offert nulle part une fête comme celle de Versailles, et une représentation théâtrale comme à l'Opéra. Nulle part je n'ai rencontré tant d'esprit, d'amabilité et de courtoisie, des femmes aussi distinguées et aussi charmantes, des toilettes de meilleur goût et des diamants en si grande profusion. Il n'est pas étonnant qu'en France on crie : *Vive la République*!... en attendant mieux. »

Le Shah de Perse a mille fois raison ; tout ce qu'il a vu de la France est l'œuvre de *ses rois*, car la République n'a fait que détruire. Ces promenades et ces boulevards magnifiques ont été dessinés et percés sous le règne du *baron Haussmann*, alors préfet de la Seine. Cet historique palais de Versailles, cette galerie des Glaces, ces jardins des Mille et une Nuits, ces dieux marins, ces naïades, ces dryades, ces belles pièces d'eau qui tiennent de la féerie et du prodige, *c'est Louis XIV qui a fait tout cela*; tandis que la République a montré au Shah de Perse les ruines honteuses des Tuileries, de l'Hôtel-de-Ville, du Palais-Royal, de la Cour des comptes, du Ministère des finances et du Palais-de-Justice. Le Shah a vu en même temps le piédestal de la Colonne Vendôme, sans colonne ni statue, renversées toutes deux par une espèce d'Erostrate, qui brûlait le temple d'Ephèse pour se rendre immortel. Le peintre Courbet en a fait tout autant; mais il a atteint le sublime du ridicule et de l'opprobre. Il eût mieux fait de se contenter d'être un peintre par trop réaliste.

Le Shah de Perse continue donc son voyage et va arriver à Vienne, en Autriche, en passant par l'Italie, où d'autres fêtes et d'autres plaisirs sont décrétés en son honneur.

Il nous revient de tous côtés que l'Exposition de Vienne est très belle et très complète, et que le quartier de la France est toujours le plus visité et le plus admiré. Tous nos industriels français ont voulu que la France fût dignement représentée. Son Altesse Royale Mgr le Comte de Chambord s'est fait un devoir et un plaisir de parcourir de préférence toute cette Exposition française, qui lui rappelle la France qu'il aime tant, ayant un mot aimable, affectueux et bienveillant pour chacun.

D'après les journaux autrichiens et le journal *le Danube*, la seule feuille locale qui s'imprime en français à Vienne, une seule exposante s'est récusée. Or, il faut savoir comment et pourquoi cette exposante, qui n'est autre que Mme Sarah Félix, dans la classification de l'*Eau des Fées*, a refusé d'être présentée au Comte de Chambord. Par déférence et par respect. Il lui semblait impossible que le descendant des rois de France et l'héritier légitime du trône pût s'arrêter devant l'*Eau des Fées*, quelque miraculeuse qu'elle fût. Si c'eût été une œuvre d'art ou d'industrie, c'était tout différent. Sarah Félix s'est souvenue qu'elle avait été une grande artiste, qu'elle était la sœur de Rachel, et elle n'a pas voulu déroger. Elle eût été confuse que Mgr. le Comte de Chambord ne la retrouvât pas dans toute sa gloire artistique d'autrefois. Si nos forces n'avaient pas trahi nos désirs et nos aspirations, nous voulions aller à Vienne : c'était notre place et pour ainsi dire notre mission de chroniqueuse. Il a fallu nous résigner et prendre la route de Bagnoles. Sommes-nous tant à plaindre que cela?... Vraiment non. Nous avons le grand calme des bois et une végétation luxuriante et splendide. Bagnoles est paisible ou animé selon qu'on le désire. Si l'on veut s'isoler et rêver les yeux tout grands éveillés, on monte dans le bois de sapins qui surmonte l'établissement thermal, et l'on s'étend mollement sur un tapis de mousse verdoyante, dans une douce somnolence et dans un *far niente* des plus hygiéniques. C'est la pleine chaleur du jour ; mais qui s'en douterait, au milieu de ces sapins qui s'inclinent légèrement comme autant d'éventails odorants et parfumés, et qui vous apportent les brises balsamiques et tonifiantes des bourgeons de sapins! Quel arôme et quel parfum !... le benjoin n'est pas plus exquis. On reste tout là-haut des heures entières sans y penser, n'ayant qu'un regret : c'est d'être obligée d'en descendre et de s'arracher à cette nature sauvage et embaumée et aux horizons de verdure qui s'étendent au loin, tant qu'on peut voir et admirer.

Ce bois de sapins a quelque rapport avec les bois qu'on trouve dans les Vosges et dans la Suisse ; c'est pourquoi Bagnoles-de-l'Orne a mérité le titre charmant et poétique de *Suisse normande*. Tous les environs de Bagnoles sont ravissants et des plus pittoresques; le touriste n'a qu'à se mettre en route, le bâton ferré à la main, ni plus ni moins que dans les Alpes et dans les Pyrénées.

On commence par la forêt d'Andaine et la forêt de La Ferté-Macé, qui n'en font pour ainsi dire qu'une seule, enveloppant le parc de Bagnoles et celui de La Roche-Goupil, avec lesquels elles se confondent. La forêt d'Andaine principalement offre un nombre de sites tellement variés que la plupart des baigneurs quittent Bagnoles sans les connaître tous. Citons entre autres le Gué-aux-

Biches, la chapelle de Saint-Horter, la chapelle de Saint-Antoine, la chapelle de Lignou et le Lit de la Grogne.

Le Gué-aux-Biches n'est autre qu'une jolie villa moderne placée dans une situation ravissante, tout près d'un gué que les biches traversent presque toujours pour passer de la forêt d'Andaine dans celle de La Ferté-Macé. En face du Gué-aux-Biches on aperçoit une autre habitation dont le nom seul est tout un poëme : *Le Lys de la Vallée*. Balzac s'en est-il inspiré ?...

Saint Horter vivait au VI^e^ siècle. Il fut l'un des apôtres les plus éloquents et les plus vénérés de l'antique Neustrie. Il consacra sa vie à la prière et s'établit au milieu de la forêt d'Andaine, dans un ermitage, tout près d'une limpide fontaine, qui est, dit-on, miraculeuse.

L'ermitage n'existe plus ; il a été remplacé par une modeste chapelle, où l'on se rend en pèlerinage le mardi de Pâques et dans tout le cours de l'année.

L'Oratoire de Saint-Antoine est à deux lieues de Saint-Horter, au fond d'un ravin sauvage. Ces deux saints apôtres se visitaient souvent, et pour reconnaître leur route au milieu de la forêt, ils disposaient de distance en distance des tas de pierres qui leur servaient d'indications.

Les pélerins ont conservé la tradition de ces pierres, en leur donnant une toute autre attribution. Ils en sèment le long de la route et jusque dans les arbres, avec la conviction que ces pierres emporteront leurs douleurs rhumatismales et leurs infirmités dans un autre monde.

La chapelle de Lignou doit son édification à une légende :

« Un soir qu'un habitant de Lignou-de-Briouze s'en revenait attardé de Coutence à travers la forêt qui s'étendait jusque-là, il entendit au milieu d'un épais fouré des soupirs et des gémissements, et aperçut une pâle clarté. Il s'approcha, et quelle ne fut pas sa surprise et sa joie en apercevant dans la bruyère une vieille statuette en bois noirci, qui n'était rien moins que celle qui était en profonde vénération dans sa paroise, et qui avait disparu depuis quelque temps de sa niche, au grand désespoir des paroissiens. Il l'emporta et la replaça précieusement à sa place. Mais elle disparut encore, et quand il retourna aux lieux où il l'avait trouvée pour la première fois, elle le pria humblement de l'y laisser. Ce fut en vain que les fidèles de Lignou-de-Briouze revinrent avec croix et bannière pour la chercher. Elle leur déclara qu'elle avait choisi cet endroit pour sa résidence. Les habitants s'empressèrent d'y bâtir une chapelle qu'elle n'a plus quitté depuis, et qui est toujours en grande vénération. »

C'est dans la chapelle de Lignou, et dans le cimetière qui la précède, que sont les sépultures de la famille de Frotté à laquelle appartient le château de Coutence.

Le *Lit de la Grogne* raconte aussi une autre légende :

« Avant que la forêt d'Andaine et ses environs ne fussent convertis au christianisme, la forêt avait ses temples payens, ses génies malfaisants et ses fées protectrices.

La *Fée d'Andaine*, dont elle porte encore le nom, était la fée bienfaisante qui veillait à ses destinées. La *Grogne* au contraire était son mauvais génie. Elle habitait au milieu des landes arides, sous d'immenses blocs de grès; elle les avait aportés dans son tablier, pour clore l'entrée des cavernes renfermant ses trésors. Que d'infortunés, attirés par la soif insatiable de l'or, ont laissé sonner minuit avant d'avoir quitté ces cavernes, fascinés par la vue du précieux métal, et n'ont plus jamais revu la lumière du jour !

Le lit de la Grogne n'est pas autre chose qu'un dolmen sur lequel les Druides célébraient leurs terribles mystères.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter une à une toutes les légendes de cette partie de la Normandie, qui touche les limites de la Bretagne, et qui en a toutes les naïvetés primitives.

Tous ceux qui aiment les légendes peuvent se les faire raconter sur l'endroit même, par quelque vieux paysan du village. Il vous les dira dans son langage et avec des expressions qui ajouteront au pittoresque de son récit.

Il y a tant et tant à voir, à commencer par le château de la *Roche-Goupil*, le voisin de Bagnoles, qui semble avoir été perché sur le sommet d'un plateau dominant la vallée de la Mayenne, pour faire tableau et paysage, quand on se promène dans le bois de sapins de l'Etablissement thermal. M. Goupil est le Rothschild de Bagnoles. Il est très simple, très pieux, très charitable. Il est regrettable qu'avec les millions qu'il possède et qui s'accumulent d'année en année, il n'ait pas le désir d'attacher son nom à Bagnoles, et d'en faire l'une des premières stations thermales de France. Un million semé avec intelligence rapporterait au centuple. M. Goupil pourrait opérer cette métamorphose de faire d'un Bagnoles sauvage et ignoré un Bagnoles vivant et mondain, où toutes les élégances et les célébrités contemporaines se donneraient rendez-vous. C'est plutôt par modestie que par avarice que M. Goupil s'abstient, car il est très généreux et se plaît à faire le bien.

Après la *Roche-Goupil*, c'est le *Château de Coutence* le plus proche de Bagnoles. Le château de Coutence est sur la route de Mayenne, à une de-

mi-heure de promenade à pied de Bagnoles. Il a le cachet typique du 16e *siècle*, en briques rouges et en granit, et il se mire dans une belle pièce d'eau, ombragée de saules-pleureurs, où s'ébattent des cygnes et des oiseaux aquatiques. Il devint la possession, en 1540, de Jean de Frotté, chancelier et poète de la reine Marguerite de Navarre, qui tenait alors sa cour à Alençon. La Marguerite des Marguerites avait choisi Bagnoles pour ses bains de prédilection. Elle y arrivait à petites journées, suivie de ses dames d'honneur, de ses écuyers, de ses poètes, de ses musiciens et de ses bouffons. Les plus grands seigneurs de la Normandie tenaient à honneur de l'accompagner et de lui composer une suite, et à l'endroit même où est la source, et où l'on distribue les verres d'eau, était une large vasque d'eau abritée seulement par des anneaux de verdure. C'était là où Marguerite de Navarre s'ébattait avec les belles dames de sa cour. Il n'y avait qu'un rendez-vous de chasse et une chapelle. On se logeait comme on pouvait. Mais on s'y amusait. Marguerite de Navarre y a composé plusieurs de ses fabliaux, et le poète Alain Chaitier tout un poème. La célébrité des eaux de Bagnoles ne date donc pas d'hier. Les premiers édits qui réglementaient l'usage des eaux de Bagnoles furent rendus par Henri IV, en 1605.

En 1666, la propriété de ces eaux thermales fut réunie au domaine de la couronne par les soins de monseigneur de Marles, commissaire générale pour la conservation des eaux et forêts de Normandie. Les receveurs des domaines du vicomté de Falaise les ont administrées jusqu'en 1687.

Les eaux de Bagnoles furent ensuite concédées, sous Louis XIV, à Pierre Hélie, secrétaire du Roi, et receveur des tailles de l'élection de Falaise, en 1692. Bagnoles resta dans cette famille jusqu'en 1795, c'est-à-dire pendant un siècle.

Les bains de Bagnoles furent ensuite vendus, comme bien nationaux, à la révolution de 93.

Pendant la Restauration, Son Altesse Royale Mme la duchesse de Berry se souvint que Bagnoles-de-l'Orme avait été visité par la reine Marguerite de Navarre et que ses aïeux, Henri IV et Louis XIV, s'y étaient intéressés. Elle se rendit donc à Bagnoles, et les destinées de cette saison thermale allaient devenir des plus glorieuses quand la révolution de 1830 éclata. La bonne duchesse dut abandonner tous ses projets et quitter la France pour suivre la route de l'exil. Mais Bagnoles ne l'a pas oubliée. Elle y a laissé le souvenir charmant de sa bonté et de sa grâce inépuisables. La grande voiture, appelée la *Folie*, et qu'on attelait à six chevaux, existe encore. On l'attèle souvent à quatre chevaux dans les grandes excursions. Il est impossible de monter dans cette voiture sans éprouver une émotion sérieuse en retournant en arrière et en pensant à Mme la duchesse de Berry et aux dames de la cour qui l'accompagnaient. D'après de tels précédents, Bagnoles devrait être aujourd'hui tout à fait en vogue et l'une des premières stations thermales de France. Comment en est-il autrement?... Parce que Bagnoles est resté stationnaire, se contentant des châtelains des environs, tandis que les autres stations thermales, n'ayant pas sa valeur thérapeutique, s'agrandissaient, se peuplaient et prospéraient. Bagnoles avait peur du bruit, de la publicité, de la réclame. Il avait une fierté sauvage qu'il a encore conservée, et les premiers articles que nous fîmes paraître dans notre admiration reconnaissante, tant dans la *Gazette Rose* que dans le *Figaro*, la *Patrie*, le *Nord* et le *Monde illustré*, furent lus avec une certaine défiance et d'un très mauvais œil. On m'en voulut presque de tenter de mettre Bagnoles en évidence. Mais Bagnoles est charmant tel qu'il est, se disait-on. C'est notre Bagnoles à nous; pourquoi le faire connaître aux autres? Parce que les eaux de Bagnoles sont miraculeuses pour les rhumatismes, les anémies, les névralgies, les maladies d'estomac, les affections de la peau, et qu'elles sont la fontaine de Jouvence des femmes qui n'ont plus trente ans. De plus, elles sont très efficaces pour les blessures d'armes à feu, puisque, sous Louis XVIII, le marquis de Voyer d'Argenson, ministre du roi, insista auprès des propriétaires des eaux de Bagnoles pour qu'on y édifiât un hôpital militaire que le roi subventionna.

Bagnoles est donc appelé, dans un avenir prochain, à reconquérir toute sa prépondérance d'autrefois et à prendre la première place parmi les stations d'eaux thermales reconnues et approuvées de par la mode et la Faculté de médecine.

C'est le docteur Joubert, officier de la Légion d'honneur et qui a fait le voyage d'*Indo-Chine* en compagnie de M. de Carné, qui est le médecin en chef et l'inspecteur des eaux de Bagnoles. Le docteur Joubert a la bonhomie et la simplicité du véritable savant qui se contente de savoir et d'en faire profiter les autres. Il est très apprécié et très aimé de ses malades.

La colonie de Bagnoles se compose bien plus des châtelaines des environs que de Parisiennes dans toute l'acception du mot.

Il est arrivé à Bagnoles, cette dernière quinzaine de juillet, des femmes aimables et charmantes. Mme la comtesse de Semallé, qui habite le château

de Semallé, près d'Alençon, causant avec autant d'esprit que de distinction; M. et Mme de la Dromardière, du château de Ste-Marie-des-Bois, dans la Mayenne; M. et Mme du Cassel, du château de la Baroche-Gondonière, dans la Mayenne. Mme du Cassel est une demoiselle de Blois; elle est de race; ses mains fines et aristocratiques l'attestent. Ce sont les plus jolies mains que nous ayons vues. Le visage est doux, distingué et charmant; les traits sont fins et réguliers; la blancheur de la peau est mate et diaphane. Mme du Cassel s'habille à ravir; elle est parisienne pour le goût et l'élégance.

M. et Mme de Moloré de St-Paul, et Mlles de Moloré du château des Loges, commune de St-Paul-le-Gonthier.

Mme de St-Victor, avec Mme la marquise de Bois-Guilbert, du château de St-Pierre, et Mlle de Raimbonville, sa petite-fille. La marquise de Bois-Guilbert a une très jolie voix, et Mlle de Raimbonville un magnifique talent sur le piano. On fait donc d'excellente musique dans le salon de Bagnoles. Tantôt la comtesse de Semallé et la jeune et mignonne femme du docteur Joubert exécutent des morceaux à quatre mains et font danser les autres. Tantôt Mlle Marie Joselle joue du Chopin et du Richard Wagner avec une autorité toute musicale.

Dimanche dernier, il y avait un grand Festival, à Bagnoles, de sept sociétés orphéonistes. Toute la population rurale des environs est arrivée en toilette de gala. C'était un spectacle curieux et étrange. Mais, hélas!... le bonnet typique de la Normande a disparu. Nous n'en avons constaté qu'un seul avec ses deux grandes ailes de mousseline blanche plissée.

Le programme était ainsi réparti :

L'Orphéon de l'Institution Moisson de la Ferté-Macé : directeur, M. Leforestier.

L'Orphéon d'Alençon : directeur, M. Rivière.

L'Orphéon de Domfront : directeur, M. Bellot.

L'Orphéon de Pré-en-Pail : directeur, M. Simmeau.

L'Orphéon de Putanges : directeur, M. Louvet.

L'Orphéon de Lassay : directeur, M. Dampoux.

L'Orphéon de la Ferté-Macé : directeur, M. Leforestier.

La direction de l'Etablissement thermal de Bagnoles-de-l'Orne a offert à chaque société orphéoniste une médaille en vermeil, avec la date commémorative de la solennité.

Ce Festival avait attiré les châtelains et châtelaines des châteaux avoisinants. M. le marquis de Frotté était venu du château de Coutence avec Mlles de Frotté ses sœurs; M. le comte et Mme la comtesse de Contades, du château de St-Maurice. La comtesse de Contades avait une délicieuse toilette de campagne bleu indigo, boutonnée sur l'épaule, avec un chapeau de paille blanche fleurie d'une couronne de roses pâles et de jasmin blanc, avec flots de ruban rose très pâle. M. le comte et Mme la comtesse d'Argentray, du château de la Bermondière; M. le comte et Mme la comtesse de Maltesse, du château de Chantepie; M. le Préfet du département de l'Orne; M. le marquis Eugène de Lonlay, de son château d'Argentan. Le nom de M. Eugène de Lonlay fait vibrer des cordes d'harmonie. Qui ne se souvient de ces ravissantes mélodies et de ces douces et poétiques romances qui eurent tant de retentissement dans les salons parisiens et qui en ont encore, car le talent est immortel. Dans ses loisirs de châtelain, il compose encore de la musique pour Bagnoles. Le marquis de Lonlay aime ce site sauvage comme nous l'aimons. Il a dédié à Bagnoles un album musical, comprenant une valse des plus printanières et des plus charmantes : *Les premières Roses!*... Quel joli titre, n'est-ce pas?... Les premières roses!... Les valseuses de Bagnoles vont les faire naître sous leurs pas, car ce sont les roses du plaisir et de la jeunesse qui s'épanouissent dans toute leur jeune floraison. En même temps que *Les premières Roses*, nous annonçons un hymne national dédié au maréchal de Mac-Mahon, en l'honneur de la présidence qu'il a bien voulu accepter. La musique est de M. Adolphe Deslandres, organiste de l'église Ste-Marie, aux Batignolles. Elle est très belle, très large, très vibrante et digne d'être orchestrée par toutes les musiques militaires.

Nous avons encore sous les yeux un petit volume de poésies du marquis Eugène de Lonlay, intitulé : *Les Légendes normandes*. Nous transcrirons l'une de ces *légendes normandes* pour la *Gazette Rose* dans l'un de nos prochains numéros.

Ce petit coin de la Normandie, qui s'appelle la *Suisse normande*, tente les poètes, les artistes et les admirateurs de la belle nature. Bagnoles-de-l'Orne a la gloire, cette saison thermale, de posséder deux peintres de talent : M. Chevandier de Valdrome et M. Ségé. Il suffit de les nommer tous deux pour faire leur éloge, car ils sont connus et appréciés à leur juste valeur. M. Chevandier de Valdrome se propose d'aller passer environ trois semaines dans une ferme-modèle, près Granville, pour faire des études d'animaux. Quant à M. Ségé, il reste dans les bois de sapins de Bagnoles où il a installé ses pénates et son ermitage. Il travaille beaucoup. Cette nature agreste et sauvage le captive. Que de charmantes et poétiques études nous avons admirées!... De toutes petites toiles;

des merveilles ! Un bloc de rochers, de la mousse, des grappes de digitale s'étageant en cornets roses ; un massif d'arbres, un sapin étendant ses grandes branches, un lointain d'horizon, un coin de ciel bleu et le soleil filtrant en rayons d'or à travers cette nature calme et sauvage. Voilà un tableau !...

Une autre étude représente l'Etablissement thermal enfoui dans sa forêt de sapins.

C'est parce que M. Ségé est un coloriste parmi tous les coloristes qu'il trouve toutes les gammes de la verdure des bois de Bagnoles avec un réalisme parfait : verdure âpre, sauvage et luxuriante tout à la fois, qui ne s'anime et ne s'éclaire que teintée par les rayons du soleil.

Et Paris, nous dira-t-on, vous n'y pensez donc plus ? Qu'irions-nous y faire ? Les retardataires restés forcément pour les fêtes données en l'honneur du Shah de Perse sont en route. Paris est en pleine canicule. Il fait meilleur dans les bois. Toutes les villes d'eaux thermales sont encombrées.

Après avoir consulté le docteur Constantin James pour savoir quelles étaient les eaux thermales de France qui pouvaient remplacer les eaux thermales d'Allemagne, chacun s'est dispersé selon sa destination.

A Néris, il y a très belle société. On s'y amuse beaucoup.

M. Danbé, qui a obtenu de si grands succès cet hiver à Paris, avec ses concerts du Grand-Hôtel, dirige le Casino. C'est tout dire.

Mlle Marie Battu, qui est à Néris en qualité de baigneuse, est assez charmante pour se faire entendre dans les concerts de M. Danbé.

Parmi les personnes de distinction qui sont en ce moment à Néris, on cite :

La marquise de Clermont Saint-Jean, la comtesse de Quatrebardes, la comtesse de Vésian, le marquise et la marquise de Saint-Hilaire, le général et Mme la générale Allard, le marquis de Croix, ancien sénateur ; le comte de Salomon, M. et Mlle de Faye, née de Semallé.

Quant à Vichy, il est à la mode comme toujours. Vichy remplace Bade. Si on ne va pas faire une saison à Vichy, même sans en avoir besoin, on ne compte pas parmi les élégantes.

Le Casino et le théâtre sont sous la direction artistique de M. Roméo Accursi. Il y a des concerts, des opéras comiques, des comédies et de la musique deux fois par jour : le matin, à huit heures et demie, et le soir à deux heures et demie.

En outre de ses propriétés thermales, Vichy est une ville de plaisir et de luxe. Les baigneuses n'y viennent pas pour s'y reposer, mais pour y faire quatre toilettes par jour. Et quelles toilettes !... Tout ce que la mode a pu inventer de plus fantaisiste et de plus nouveau.

Les artistes de talent se succèdent à Vichy. On a déjà applaudi Mme Conneau et Mme Marie Cabel, et on attend Mlle Nathalie, de la Comédie-Française ; Mlle Girard, de l'Opéra-Comique ; Mlle Sarah Bernhardt, de l'Odéon ; la charmante Mme Accursi, femme du directeur du Casino, a un très beau talent sur le piano, qui est apprécié et acclamé dans chaque concert où elle se fait entendre.

Vichy, qui doit toute sa prospérité à l'intelligence de M. Callou, qui a propagé les eaux thermales dans les quatre coins du monde, et a transporté Vichy dans les principales villes de l'Europe, a tant et tant d'hôtels, de maisons meublées, de villas et de chalets, qu'il est impossible d'en calculer le nombre.

Le baigneur qui vient à Vichy pour la première fois est souvent très embarrassé pour trouver une installation convenable. On s'enquiert toujours du premier hôtel de la ville ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Le premier hôtel n'est pas toujours le meilleur. Ce que l'on recherche dans un hôtel, c'est la bonne compagnie, les soins empressés, une table excellente, un service exact et régulier, et le confortable élégant de l'hôtel même.

Toutes ces qualités précieuses pour le voyageur sont réunies dans *l'Hôtel de la Paix*, situé sur le parc de Vichy et tenu par Laurent-Boisson.

L'Hôtel de la Paix n'est pas aussi grand que l'Hôtel des Ambassadeurs, et c'est ce qui fait sa supériorité pour tous ceux qui y descendent, par cela même qu'il y a moins de monde.

Mme Laurent peut s'occuper bien plus assidûment de ses pensionnaires et prévenir tous leurs désirs. Il est d'ailleurs le mieux situé, dans le parc même, au milieu des arbres et de la verdure. Les prix sont des plus modérés en raison de l'installation, du service et de la table.

Si jamais le docteur Constantin James nous signait notre feuille de route pour Vichy, nous n'irions certes pas ailleurs qu'à l'Hôtel de la Paix. De même nous aurions à descendre à Dieppe dans la *Maison Briffard*, 1, rue Aguado, en vue de la plage, du Casino et de la mer.

De toutes les plages maritimes, Dieppe est celle que nous préférons, parce qu'elle est la plus belle, la plus aristocratique et la plus grandiose. Quand on a passé une saison à Dieppe, il est impossible de ne pas trouver les autres plages mesquines et étroites.

Trouville est enclavé d'une part par la jetée de

Deauville et de l'autre par les Roches-Noires. Deauville est une dune de sable. C'est le désert de Sarah, Villers serait plus intime et plus aimable, si le Casino était accessible et les bains bien organisés. Le Havre est par trop port maritime et marchand, pour être une plage élégante et parisienne. Fécamp, tout ayant une terrasse à l'instar de celle de Dieppe et le joli val de Renneville, tout peuplé de chalets qui dominent la mer, n'est pas à la mer. Etretat n'a que ses falaises. Saint-Malo et Dinan sont bien loin, tandis que Dieppe n'est qu'à quatre heures de Paris. On se retrouve sur la terrasse, absolument comme au bois, dans la célèbre allée des Acacias. Quelle animation, quel *va-et-vient*, quelle élégance !... Ce n'est pas le froufrou de Trouville, c'est plus sérieux, plus étranger, plus grande dame. C'est le bon goût et la distinction, et non pas le faux luxe et le ridicule. Et pourtant nous allons faire une infidélité à Dieppe. Nous en aurons un très grand regret, nous le pressentons d'avance, mais l'inconnu nous tente, nous ne connaissons ni Granville, ni Avranches, ni Mortain, ni le Mont-Saint-Michel. Granville n'est qu'à trois heures de Briouze par la voie ferrée, et à quatre heures de Bagnolos. Il nous semblera que nous allons à Diepppe. Le trajet ne sera pas plus long, étant déjà plus qu'à moitié route. Granville est perché sur un rocher. Il y a la haute ville et la grève. On nous dit que la ville a conservé son cachet typique, que les Granvillaises sont très jolies; qu'il y a un Casino très suivi, où l'on danse le jeudi et le dimanche ; que toutes les semaines il y a un bal d'enfants. Enfin, c'est à Trouville qu'on s'embarque pour aller à Jersey, où la végétation est si luxuriante et si riche que les pommiers fleurissent et mûrissent en se baignant dans la mer. Et puis, à vingt minutes de Granville, il y a une splendide plage de sable, appelée Saint-Paer, où les familles et les touristes trouvent des chalets, des maisons et des hôtels. Enfin, nous verrons, nous apprécierons et nous vous dirons nos impressions quand nous serons à Granville.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les modes du jour ne sont plus à Paris, il faut aller les chercher dans les principales villes d'eaux thermales et sur les plages maritimes à la mode, telles que Dieppe, Boulogne-sur-Mer, Saint-Malo, Dinard, Trouville et Royan.

Les toilettes d'eaux thermales diffèrent toutefois des toilettes de plage qui sont plus fantaisistes et plus typiques. Au bord de la mer, on peut se permettre plus d'une excentricité qui ne serait pas acceptée dans une ville d'eaux, telle que Vichy où toutes les Parisiennes se donnent rendez-vous.

Il faut absolument, de par la mode et le genre, faire quatre toilettes par jour à Vichy. La toilette du matin varie selon la température. Quand le temps est sombre et frais, elle se reproduit en laine moelleuse et légère et se compose d'une polonaise ou d'une blouze serrée à la taille, par une ceinture de cuir, sur une jupe de laine assortie ou sur un jupon de faille ou de volours anglais. Quand le soleil se lève radieux et que la température est chaude, on remplace le costume de laine par de la toile de Vichy ou par une blouze en madras à larges carreaux, qui fait actualité cette saison d'été; mais cette blouze de Madras ne convient pas à toutes les femmes, il faut une suprême élégance pour la faire valoir et pour la porter.

Pour toilettes d'après-midi, on choisit les costumes de foulard de teinte unie, à pois ou à amandes, garnis de faille assortie, de volants pareil ou de guipure russe.

Les élégantes dans toute l'acception du mot assortissent leurs chapeaux à leurs toilettes.

Les robes de grenadine de soie et de grenadine de laine, ainsi que les mousselines rayées des Indes, et les batistes blanches et écrues, composent aussi de jolies toilettes de promenade, n'ayant d'autre prétention que d'être très fraîches et tout à fait de saison.

On délaisse les jupes de velours cette année et on a mille fois raison. C'est trop lourd et par trop Angleterre. La jupe de velours en pleine saison d'été est plutôt une économie qu'une véritable élégance. A Paris, l'économie luxueuse est souvent plus coûteuse qu'une toilette de gala. Les toilettes de mousseline sont très simples, mais il suffit de les orner d'entredeux et de volants de valenciennes et de malines pour en faire des toilettes ruineuses.

Pour le dîner, autre toilette de soirée et de concert tout à la fois. La toilette de casino n'est pas la même que la toilette de bal à Paris. On peut la rendre très élégante, très jolie et très nouvelle, sans qu'elle ait le cachet d'une robe de bal. — La gaze de Chambéry, la gaze de l'Inde rayée, la mousseline rayée et brodée écrue en véritable tissu de l'Inde, les tuniques de dentelle et de valenciennes sur première jupe de faille en nuance à la mode, bleu pâle, rose pâle lilas, vert d'eau, maïs, composent de ravissantes toilettes.

Pour toilettes de bains de mer et de campagne,

les costumes de percale satinée à pois blancs se donnent des airs de foulard sans en être. C'est la décadence des foulards à pois que les costumes de percale proclament. L'été prochain, on n'en voudra plus.

Les tuniques de tule et de batiste se garnissent de préférence avec de la broderie anglaise et de la broderie de Saxe. On porte également des blouzes entièrement brodées sur des jupons de toutes teintes nouvelles. Ces blouzes ajustées derrière sont flottantes devant ou bien assujetties par une ceinture persane ou orientale se nouant derrière en deux coques très simples et avec pans flottants.

La présence du Shah de Perse a donné une valeur toute parisienne aux tissus indiens, dont on compose de ravissantes tuniques persanes, sur jupe de faille rose ou bleu turc. Le mouzaïa, de toutes couleurs, est aussi très en vogue.

Que ne porte-t-on pas? Tout ce que l'on veut, tout ce que la fantaisie, le caprice et l'originalité peuvent imaginer de plus imprévu.

Les robes en mousseline blanche à pois brodés reviennent aussi en faveur. Cela devait être. Il y a si longtemps qu'on ne les avait mises en évidence. La première jupe est garnie de trois volants froncés surmontés d'un bouillonné dans lequel on passe un ruban de couleur assorti au transparent de la toilette. La tunique se compose d'un même volant et d'un même bouillonné, avec gros nœud cravate en taffetas, relevant derrière la traîne à la paysanne. Corsage à basques ouvert en châle devant, avec ceinture de ruban. Manches demi-larges se terminant par un volant, un bouillonné et un nœud de ruban.

Les tout petits volants festonnés reviennent aussi en faveur. Ils garnissent les jupes depuis la ceinture jusqu'au bas.

***

Mentionnons encore la réapparition des bouillonnés. On bouillonne entièrement les corsages et les manches des toilettes les plus nouvelles. Cela peut être joli et seyant pour une femme très grande et très mince, mais c'est tant soit peu prétentieux. Qu'on y songe.

On nous répondra que Marie Stuart s'habillait ainsi. Sans doute. Mais c'était un costume typique adopté et non pas une toilette qui se renouvelait au jour le jour.

Avec le foulard uni et la mousseline, on compose de très fraîches toilettes. Demandez-le plutôt à l'*Union des Indes*, 1, *rue Auber*, en face le nouvel Opéra. Ce n'est plus le même magasin que vous trouverez, tout en étant au même numéro, mais un magasin mieux agencé encore et plus grand, qui pourra contenir plus de marchandises, de cachemires et de foulards indiens.

Succès oblige, et l'Union des Indes est obligée de donner à son comptoir de foulards une extension plus considérable.

C'est le crépon de l'Inde qui a le succès cette année. Qu'est-ce que le crépon de l'Inde, nous dira-t-on? Un tissu indien remplaçant avantageusement le crêpe de Chine, en ce qu'il ne se chiffonne pas, et qu'il est d'une solidité à toute épreuve.

Citons plusieurs toilettes en ce genre.

Une toilette en crépon de l'Inde, rose pâle avec première jupe garnie de trois volants froncés garnis de valenciennes et surmontés chacun d'un bouillonné de crépon de Chine. Corsage décolleté avec épaulettes très étroites et tunique toute rayée d'entredeux de valenciennes et de volants de valenciennes, avec jabot de valenciennes et de nœuds watteau rose, partant du corsage et continuant tout autour. Voyez-vous cela d'ici: un fouillis de dentelle et de rubans. Mais quel fouillis !... Une jolie femme place un bouquet de roses au milieu du corsage et un autre bouquet de roses dans sa chevelure. Elle est ravissante ainsi.

Une autre toilette est en crépon bleu pâle, toute poudrée de malines. La tunique est en mousseline des Indes avec malines. La jupe de crépon alterne avec des plissés et des volants.

Une troisième toilette est en crépon lilas pale, avec tunique indienne en rayures de mousseline brodée et de rayures à jour nuance écrue, relevée avec des nœuds écharpe en crêpe de Chine lilas pâle.

Les toilettes en foulard à pois blancs, sur fond marron, vert olive et bleu indigo, contrebalancent le succès des toilettes de percale. Le foulard est plus frais et plus grande dame. La toilette de percale est trop satinée et trop brillante pour être d'une distinction parfaite. Avec les toilettes de foulard, on porte le chapeau assorti également en foulard.

Nous avons été la première à en donner l'initiative. Est-ce joli ?... Cela dépend. Il faut une très grande simplicité pour que ces chapeaux soient élégants dans leur simplicité même, et que le foulard soit noué et chiffonné par une modiste jeune, élégante et fantaisiste tout à la fois. Nous avons nommé Mlle de Bongars, qui s'y entend en distinction et en bon goût. Mlle de Bongars fait même des chapeaux en toile bleue ou écrue. Ne vous étonnez pas. Ils sont charmants, ils vous plairont, ils vous iront à ravir, à la condition toutefois que vous ayez un costume de toile indigo ou un costume de batiste écrue. Par exemple :

c'est un chapeau en toile bleue, tant soit peu paysan normand, avec fond mou et plissé de toile bleue avec dentelle écrue. Sur le côté, torsade de ruban écru, avec un nœud très simple et très sayant, terminé par un bouquet d'avoine et de bluets.

Il faut nécessairement que ce chapeau soit assorti à une toilette de toile indigo, garnie de plissés écrus et de batiste écrue. C'est tout nouveau.

Les autres modèles de Mlle Bongars ne sont pas moins fantaisistes et élégants.

Jugez-en.

C'est un chapeau paille d'Italie, un peu Paméla, relevé tout autour et gondolé, avec biais de velours noir. Dans l'intérieur, jolie couronne de bluets, et sur le derrière simple torsade de velours entourant la calotte, avec aigrette de bluets attachée par un nœud. Par derrière, semblable nœud tombant sur le chignon.

***

Une grande paille d'Italie, pour chapeau de voiture, relevé à la *Louis XIV*, avec une très longue plume blanche et un bouquet de roses. Ce chapeau, qui a très grand air, peut se porter avec des toilettes très légères pour promenade dans le parc et pour vie de château.

***

Un chapeau *Vendéen* en paille noire, à très large bord, relevé de côté par une cocarde de ruban ou par une touffe de plumes.

***

Le chapeau Dinar en paille marron, noire ou blanche, avec écharpe de gaze enroulée de la nuance du chapeau et aile d'oiseau de côté.

***

Un chapeau *Marie-Antoinette*, tout à fait typique, en paille de riz, avec touffes de plumes blanches, aigrette de côté et petite couronne de roses. C'est du Trianon tout pur.

***

Un chapeau Watteau en paille blanche doublé de faille bleu ciel avec passe relevée de chaque côté par un ruban de même teinte noué en dessus. Guirlande de bluets et aigrette de bouton de roses très élevée. Dans l'intérieur torsade de ruban rose et bouquet de bluets de côté.

***

Un chapeau Marquise en paille d'Italie doublée de soie rose et liserée de velours noir, garni d'un large ruban de velours à longs pans et d'une guirlande de feuilles mortes, avec bouquet de roses derrière retombant en longue traîne.

***

Chapeau de jardin, genre Florian, en crépon de Chine rose, avec plissés de mousseline blanche. Papillon de valenciennes et aigrette de boutons de roses, avec torsade de crépon de Chine et de ruban de taffetas rose autour de la calotte.

***

Voilà de bien jolis chapeaux, n'est-ce pas?... Et encore, je ne vous dis pas le chiffonné, *le je ne sais quoi* et le seyant qu'ils comportent. Ecrivez à Mlle de Bongars, si ce courrier vous tombe sous les yeux dans un Casino quelconque et qu'un des modèles décrits vous tente. Ou bien, à votre retour à Paris, allez tout droit lui rendre *visite*, 1, *rue d'Antin*, à Paris; vous tomberez dans une installation toute modeste, un coquet petit entresol; mais les violettes se cachent; il faut les chercher et les trouver.

Que de belles dames se font coiffer et habiller par de jeunes débutantes dans l'art de bien faire, et qui ont l'intuition du beau et du goût, sans avoir aucune prétention onéreuse. Nous attendions à Bagnoles des notes de la maison Gagelin-Opigez; elles nous arriveront sans doute quand ce courrier sera en route pour Paris. Nous savons toutefois de bonne source que la maison Gagelin a une telle avalanche de commandes qui lui ont été faites par de riches étrangères de passage à Paris à l'occasion des fêtes données en l'honneur du Shah de Perse, qu'elle est très occupée et travaille comme en pleine saison.

Pour y suppléer, nous allons vous décrire quelques toilettes qui ont été très remarquées au bal de l'Elysée :

Mme la vicomtesse de Raineville, la femme du député, portait une robe rose très pâle et une tunique en étoffe brochée rayée rose et blanc. Elle était coiffée à la Louis XIV. Cette coiffure, d'une distinction suprême, lui seyait à ravir.

La duchesse d'Harcourt était coiffée d'une couronne de roses naturelles.

La comtesse de Molke, ambassadrice du Danemark, qui avait retardé d'un jour son départ pour Trouville, portait une élégante toilette de tulle rose avec un long voile de tulle rose tombant dans la coiffure. C'était tant soi peu oriental.

La comtesse de Brantes avait une robe de mousseline blanche; sa coiffure, très élevée à la Louis XIV, était mélangée de roses thé.

La duchesse de Fesensac avait une robe de mousseline blanche et une guirlande de muguets dans les cheveux.

Mme Moïsessier, une coiffure de velours constel-

lée de superbes diamants seyant admirablement bien à sa belle prestance.

Mlle Moisessier, une robe blanche et rose, couronnée de lilas blanc et de roses roses.

Il y avait encore parmi les charmantes femmes de ce bal de l'Elysée : Mme la marquise de Rochejaqueline, Mme Johnston, Mme de Bouteville, la comtesse Boutellier et sa fille, la vicomtesse de Merlemont, la princesse Soutza et sa charmante fille, Mme André, Mme de la Gravière, la comtesse de Boisdemetz, la générale Appert.

Nous pouvons également, à Bagnoles-de-l'Orne, analyser plus d'une élégante toilette dans la gracieuse personne de Mme de Valdrome, qui imprime à chacune de ses toilettes une distinction et une souplesse innées. Tout ce qu'elle porte est de bon goût et d'une simplicité ruineuse, comme le dit si bien Balzac, dans son esquisse de la femme comme il faut.

Récapitulons : Une jupe de faille gris cendre, avec quatre rangs de petits plissés de faille très fins, et sur cette jupe une polonaise de cachemire pur de l'Inde de même nuance, garnie d'une bande de plume d'autruche assortie. Pour coiffure, un chapeau Greuze en paille de riz blanche, bordée de velours noir avec guirlande de larges liserons blancs, attachée avec des pans de velours noir ; et sur cette même jupe grise, une polonaise de cachemire pur de l'Inde bleu de Syrie, garnie d'une guipure russe écrue. Pour coiffure, un chapeau de paille blanche avec guirlande de bluets et aigrette de bluets.

Un costume de piqué blanc très fin avec première jupe à grand volant tuyaux froncé à tête et polonaise garnie d'entredeux de guipure à revers, avec volant de guipure. Chapeau de paille blanche bordé de velours noir avec guirlande de grappes de cassis et larges roses blanches épanouies sans feuillage.

Une tunique en mousseline écrue rayée des Indes, sur jupon de taffetas mauve et sur jupon de taffetas bleu, avec chapeau de paille blanche, bord de velours noir et oiseau de paradis.

Une tunique de mousseline blanche des Indes, avec entre-deux de valenciennes et volant de valenciennes tout autour.

Un costume de batiste écrue, jupe et tunique garnies toutes deux de petits plissés.

Un costume de batiste bleu indigo, avec jupe plissée et tunique garnie de larges entre-deux de valenciennes et d'un volant tout autour.

Vous voyez que Bagnoles n'est pas aussi sauvage qu'il en a l'air et qu'il a aussi ses élégantes et ses jolies femmes.

Les mantilles espagnoles de la *Glaneuse* font de très jolies coiffures pour s'abriter le soir contre les brumes de la vallée. Les plus frileuses ont des bachelicks en tricot zéphir et des fichus béarnais en laine de Luchon et de Bigorre, avec pampilles de laine tout autour. La *Glaneuse* moissonne de tous côtés le confortable, le joli et l'élégance. Elle vient d'éditer une nouvelle ceinture en l'honneur du Shah de Perse qui aura bien certainement un grand succès dans le monde féminin : la Ceinture persane, à larges rayures blanches et vertes, en gros de Suez, faille et satin. C'est très doux, très frais et très distingué sur les toilettes blanches. Avec la Ceinture romaine, la Ceinture égyptienne (souvenir du Khédive), la Ceinture Fontanges, la Ceinture La Vallière, la Ceinture Directoire et la Ceinture Bébé, une jolie taille pourra se faire valoir. Il arrive très souvent qu'en faisant ses malles on oublie des riens utiles et qu'on ne sait où les trouver. Qu'à cela ne tienne. Au lieu de chercher de droite et de gauche, on n'a qu'à écrire à la *Glaneuse*, 7, *rue de la Chaussée-d'Antin*, et l'on recevra immédiatement soit une boîte de mercerie intelligemment organisée, soit une douzaine de petites ruches de tulle, de crépeline, de tarlatane et de tulle et mousseline qui se portent beaucoup en ce moment. Il faut toujours profiter de la mode qui ne fait qu'apparaître et disparaître.

Les collerettes Médicis et les fraises Gabrielle sont toujours en faveur. La *Glaneuse* en a de toutes disposées qu'on n'a qu'à bâtir au corsage. Le jais revient avec autorité. Il fera vogue cet hiver. La *Glaneuse* fait des ruches de tulle noir poudrées de perles de jais qui ont beaucoup de genre et qui sont très seyantes. Il en est de même du gilet Faublas, du gilet Florian fleuri d'un bouquet sur le côté et du gilet Directoire avec larges revers et col typique. Le fichu Vénitien est aussi très coquet et très pimpant : il est en guipure de soie de nuance très claire et toute nouvelle. On le chiffonne sur une coiffure un peu haute, surmontée d'un Peigne Girafe en écaille blonde. Ce peigne, que la fabrication française des peignes d'écaille désigne sous le nom de Peigne Girafe, n'est autre que le Peigne Espagnol qui fait merveille et type dans les coiffures surélevées en échafaudages de crépés, de coques et de nattes. Sans le Peigne Espagnol les coiffures d'aujourd'hui n'ont pas raison d'être. Il est donc indispensable. Il complète la coiffure et il donne à la physionomie un charme tout étrange. Ce peigne se place tout naturellement dans les cheveux, au milieu de la tête, et il n'est nullement déplacé. Loin de là. Le soleil filtre en rayons d'or dans l'écaille blonde et donne à l'écaille jaspée des teintes dorées et argentées tout à la fois. Le Peigne Espagnol caractérise les

coiffures de notre époque, de même que le Peigne Diadème a caractérisé celles de l'Empire. Avec des fleurs en écaille blonde ou jaspée, une fleur, un nœud de ruban ou une agrafe de pierreries, une jolie femme se trouve admirablement bien coiffée.

***

La réputation de beauté est plus facile à conquérir qu'on ne le suppose. Ayez une coiffure seyante, de beaux yeux, un coloris éclatant et vous êtes une très jolie femme sans l'être. C'est le secret des Parisiennes de savoir se rendre jolies quand même. Elles connaissent tous les talismans de régénération, de fraîcheur et de jeunesse, et elles savent s'en servir. Elles demandent surtout aux femmes de l'Orient, qui font de la beauté un culte et un devoir, les recettes précieuses qu'elles emploient pour plaire et être aimées. C'est ainsi que la Rosée du Harem, à la base de glycérine et de roses de Bagdad, a été composée et préparée par *Mme veuve Vachon*, d'après les cosmétiques orientaux. Cette Rosée du Harem fait merveille, tant elle est tonique, rafraîchissante et adoucissante tout à la fois. Elle satine la peau; elle la rend souple et moelleuse; elle lui imprime ce duvet velouté de la pêche dans son printemps juvénil; elle purifie le tissu dermal; elle efface les rides; elle donne un coloris éblouissant et naturel. En un mot, elle enlève pour le moins vingt ans, quand on complète le miracle de beauté par la poudre de riz du Harem, qui n'est autre que la fleur de Cygne aux principes de la rosée même.

***

La *Fleur du harem* et la *Rosée du harem* constituent donc deux talismans de beauté uniques en leur genre. On les trouve dans l'officine de *Mme veuve Vachon*, 5, *rue Meyerbeer*, aux armoiries blasonnées des *Parfums de France et d'Angleterre*. Il y a tous les articles anglais et français les plus luxueux et les plus élégants qu'on puisse désirer: la fantaisie et l'utile; les éventails qui viennent de paraître; les jarretières les plus pompadourées, les mouchoirs les plus typiques. Le mouchoir *boïard* a son parfum *ad hoc*; le mouchoir *Jokey-Club* a le sien. MM. les sportsmen n'ont plus à se plaindre, ils ont leurs parfums, leurs mouchoirs, leurs gants, leurs cravates et leur houpette, pour la *Fleur du harem* et la *Rosée du harem*, car ils emploient toutes nos ruses de coquetterie et de jeunesse, sans oser les avouer.

Si l'on consultait la Maison Violet à ce sujet, elle vous dirait que la plupart des hommes du monde ont tout autant de prétentions à la jeunesse que nous autres femmes réputées coquettes et frivoles, et qu'ils teignent leurs cheveux, leurs favoris et leur barbe, pour enlever la neige des antans et retrouver un coloris depuis longtemps effacé. La *Maison Violet* a édité deux brochures dont le succès est inépuisable, et dont les éditions se multiplient: l'*Art de s'embellir* et les *Talismans de la beauté*. En consultant ces deux livres, on peut arrêter et même reculer en arrière la grande horloge de la vie. On ne vieillit plus; bien au contraire, on rajeunit. Que faut-il faire pour obtenir cette métamorphose?... Faire usage des produits de la Maison Violet, tels que le Savon Royal de Thridace aux sucs de laitue; — l'Acidule de violettes, véritable bain de fleurs aux principes toniques et rafraîchissants; — la Crème de beauté, aux bases de glycérine et de bismuth, de deux teintes, pour le soir et la lumière; — la Rosée des Abeilles, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs par la reine des abeill s; — la Crème Pompadour, dont la recette authentique, concédée à la Maison Violet par Manon Foissy, femme de chambre de la célèbre marquise de Pompadour, efface les rides et donne au teint l'éclat de la jeunesse; — le Savon Royal de Thridace, médaillé à toutes les expositions de Paris et de Londres, et qui le sera bien certainement à Vienne; — les nouvelles Eaux de toilette aux principes de glycérine et parfumées à la violette, au Portugal et aux brises de mai; — l'Eau glycérolée aux roses de Provins, pour la toilette intime; — les Pastilles ambroisiaques au mastic de Chio, pour parfumer l'haleine; — le Bouquet Nassir En-Din, aux roses d'Ispahan et de Perse; — le *Foin coupé*, bouquet de moisson d'une senteur exquise; — les Brises de France, dédiées à l'Impératrice de toutes les Russies; — les Gouttes de violettes d'Italie, rappelant les bouquets de violettes de Nice de Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr.

***

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les produits et les articles exclusifs de la Maison Violet, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe. Il y a tout ce qui peut plaire à la femme élégante: des flacons, des éventails, de la brosserie luxueuse et armoriée, des coffrets de voyage, des nécessaires et des trousses de toilette, des flacons, des boules parfumées, des ventilateurs odorants. Le palais de la Reine des Abeilles est le plus complet qui existe; aucune autre ville du monde n'offre le spécimen d'une installation aussi grandiose et aussi confortable dans l'industrie élégante.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

MODES TYPIQUES

DE LA MAISON GAGELIN-OPIGEZ

85, rue de Richelieu.

—

N'avions-nous pas raison de dire qu'aussitôt que notre Courrier des modes du jour serait en route pour Paris, les notes concernant les dernières créations de la maison Gagelin-Opigez nous arriveraient à Bagnoles? Il nous eût été facile, à Paris, de changer tout ce que nous avions pu dire ; mais l'*imprimerie Kugelmann* est loin de nous. Le meilleur parti qu'il nous restait à prendre, c'était de consacrer à la Maison Gagelin-Opigez un article spécial. Nos lectrices ne s'en plaindront pas, car elles apprécient à sa juste valeur artistique tout le mérite industriel de la maison Gagelin, qui fait genre et école. M. Yves Opigez, tout en conservant les traditions de haute simplicité de la maison Gagelin, fait de l'imprévu et de la fantaisie de bon goût. Tous ses modèles sont autant détudes élégantes. M. Yves Opigez a le coloris, le toucher, la délicatesse et le savoir-faire d'un artiste. Il éclaire ses toilettes d'un rayon de soleil qui n'est autre que la grâce. Or la grâce est à la toilette ce que le parfum est à la fleur.

A l'occasion des courses en l'honneur du Shah de Perse, la maison Gagelin-Opigez a fait différentes toilettes, entre autres :

Une toilette de faille lilas, dont la première jupe était toute garnie de volants de gaze de Chambéry plissés très bas devant, et allant se perdre à la taille en s'agrandissant. Cette jupe, entièrement ornée de volants plissés, était idéalement simple et jolie. C'était d'ailleurs nouveau. Sur le devant était disposé un tablier de tulle noir entièrement brodé de perles de jais très brillantes, et garni de franges de jais et de muguet. Le corsage était entièrement inédit, ouvert en cœur par devant, et se continuant en étant lacé jusqu'en bas. Cette forme toute nouvelle est des plus seyantes. Les corsages d'Anne d'Autriche sont ainsi disposés sur les portraits du temps. La garniture est en rapport avec la jupe de tulle noir brodé, et de la pointe du corsage, devant et derrière, s'échappent de grandes écharpes garnies de franges de jais, qui s'entremêlent avec un art infini.

Un autre costume, nuance bleu-hussard, se composait d'une première jupe toute garnie sur le devant de biais plats, qui faisaient plissés sur côtés et volants par derrière. Trois ornements pour un. Ces volants froncés étaient doublés d'un faux ourlet en étoffe plus claire bien assorti. La tunique, toute plate devant, se rattachait sur les côtés avec des écharpes maintenues par des boucles de nacre. Le corsage à gilet avait la forme d'une petite veste demi-flottante, d'un laisser-aller de véritable grande dame. La manche, à crevés de nuances claires, était retenue par des nœuds et des boucles de nacre.

Un troisième costume se reproduisait sur un jupon de faille blanche tout garni de pékin blanc et noir, disposé d'une façon toute nouvelle, et bien différénte de ces éternels plissés couchés qui se popularisent par trop. Sur ce jupon tombait une grande casaque princesse, se fermant devant avec des coquilles de valenciennes mélangées de nœuds de velours noir. Cette casaque était disposée avec des bandes de velours noir et des entre-deux de valenciennes à jour, et se relevait par le concours d'une chaîne d'argent ciselée d'une légèreté exquise.

Ce sont des toilettes de courses et tout conséquemment de châteaux, que nous venons de décrire, et qui ne conviennent qu'à des femmes très élégantes, qui savent lancer et imposer une mode nouvelle et inédite.

Mais la Maison Gagelin-Opigez sait se mettre avec un tact parfait à la portée de toutes les positions et de toutes les bourses. Pour toilettes d'automne (nous y arrivons), elle compose des tuniques Chuddas, en cachemire pur de l'Inde de toutes nuances, qui auront un grand type de simplicité comme il faut.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

DES VITRAUX ANCIENS ET MODERNES

PAR J.-A. PONSIN

—

(suite)

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, le verre ne servit presque exclusivement qu'à orner les palais des empereurs et des riches patriciens ; il acquit alors une telle vogue qu'il devint de mode de couvrir de plaques de verres de couleur les plafonds, les murailles, et jusqu'aux parquets même des habitations ; de là, à la création des mosaïques, il n'y a qu'un pas de plus. Comme il est aujourd'hui prouvé que les Romains du temps de l'Empire se servaient de véritables vitres pour clore leurs fenêtres, il est facile à comprendre comment on arriva graduellement à remplacer les vitres de verre blanc par les vitres coloriées, les vitres d'une seule pièce par des mosaïques transparentes ; ainsi fut créée l'enfance de la vitrerie, car les artistes de ce temps s'appliquaient à mélanger, avec plus ou moins de talent, selon leur goût, les couleurs variées qu'ils avaient à leur disposition.

A partir du quatrième siècle, il est souvent question de vitraux dans les auteurs grecs et latins. Prudence parle des vitraux qui décoraient la basilique de Saint-Paul, située hors les murs de Rome.

« La magnificence de ce temple est, dit il, toute royale ; » le prince pieux qui l'a fait consacrer en a fait dorer les voûtes afin que la lumière du jour répétât les feux de l'aurore. Dans les fenêtres cintrées se déploient des vitraux de diverses couleurs ; une inscription dédiée à Saint Agnès apprend que cette basilique, bâtie par l'empereur Honorius, est décorée de vitraux d'un effet magique.

C'est dans ce siècle que Sainte-Sophie de Constantinople reçut ces magnifiques verrières dont Saint Paul le Silentiaire et Procope parlent avec admiration. Ils sont encore, de nos jours, dans tout l'éclat de leur magnificence, quoique quinze siècles d'un soleil ardent se soient écoulés, les illuminant chaque jour.

Dès le cinquième siècle, l'usage des vitres coloriées, qui venaient de l'Italie et de l'empire d'Orient, se répandit dans les Gaules, où les fenêtres des basiliques chrétiennes étaient garnies de vitres coloriées.

Saint Fortunat, évêque de Poitiers, vante dans ses poésies l'effet que produisaient les murs de Notre-Dame-de-Paris, construite par Childebert, la lumière décomposée par les vitraux aux premières approches de l'aurore et au coucher du soleil.

C'est l'abbé Didier qui eut alors l'idée de remplacer par des armatures de fer et des châssis de plomb ceux de pierre, marbre ou plâtre, dont on se servait pour relier entre elles les diverses parties du vitrail.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, l'art des verrières consistait simplement dans l'assemblage plus ou moins artistique des verres de couleur teints dans la masse. Une verrière d'alors était une simple mosaïque ; mais l'esprit de progrès, cette fleur toujours naissante des intelligences qui meurent en luttant, ajouta bientôt des lignes au pinceau, à l'aide de mordants, pour relier et orner plus délicatement ces vastes ouvertures où le jour abondait avec tant d'affluence.

Ces décorations firent partie ensuite de la fabrication même du verre ; il ne restait plus qu'à indiquer des ombres à ces lumières hardies, et la peinture sur verre était trouvée.

Quoi qu'il en soit, il ne reste pas actuellement de traces positives des figures peintes sur les vitraux des églises avant la moitié du dixième siècle.

Dans l'enfance de l'art, les couleurs servaient à marquer les ombres des draperies, à modeler les chairs et dessiner les ornements ; en un mot, à donner l'imitation plus ou moins exacte de la nature.

Les compositions de cette époque sont toujours claires, car l'artiste s'adresse à la foule ignorante qui y lisait comme dans un livre ; c'était le seul moyen que le peuple avait alors d'apprendre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Les couleurs dont les artistes se servaient n'étaient que des gris, des bruns ou des noirs sans éclat. Les peintres du douzième siècle n'employaient que des verres rehaussés de couleurs primitives et repoussaient les couleurs pâles. Les grandes figures sont à peu près inconnues dans la peinture sur verre de la fin du douzième siècle ; dans un vitrail de cette époque tout y est sacrifié à l'harmonie, et l'effet général passe en première ligne. C'est dans ces verrières que l'on voit des chevaux jaunes, verts, rouges, suivant la nécessité des lois du contraste, car c'est surtout à cette époque que cet art monumental brille dans tout son éclat.

Malgré tout ce que de pareils contre-sens (chevaux verts, rouges, jaunes, etc.) peuvent avoir de choquant pour l'esprit, avec quel plaisir, je dirai même plus, avec quelle admiration, ne contemple-t-on pas encore aujourd'hui les vitraux de cette époque?

Les verrières du douzième siècle n'offrent qu'un assemblage de petites pièces de verres agencées dans des tiges de plomb creusées au rabot. Ces plombs dessinent les principaux motifs de la peinture, tandis que l'ensemble de la verrière est solidifié dans une armature générale en fer ; ces verrières sont devenues très rares, il n'en reste que très peu en France, surtout parfaitement authentiques ; les plus remarquables sont :

Quatre fenêtres de la cathédrale d'Angers, de onze-cent-vingt-cinq ; deux fenêtres de l'abbaye de Saint-Denis, de onze-cent quarante, exécutées par les ordres de l'abbé Suger.

On en retrouve encore dans l'église Saint-Père, à Chartres, mais l'authenticité de cette dernière n'est pas bien démontrée.

(*A suivre*). J.-A. PONSIN.

COURRIER DES THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Chez l'Avocat*, comédie en un acte et en vers libres, par M. Paul Ferrier.

Les Espagnols, pour distinguer du drame et de la comédie proprement dits une œuvre dramatique se bornant à une légère esquisse de mœurs

ou à un dialogue reposant sur une situation unique, sans intrigue, lui ont donné le nom de « saynète », et, sous ce titre, leur théâtre comprend tout un répertoire de petites pièces fort gaies et fort appréciées de nos voisins. N'en déplaise à l'affiche de la Comédie-Française et à M. Paul Ferrier lui-même, la pièce nouvelle, représentée mardi dernier pour la première fois, est moins une comédie qu'une « saynète, » comme l'était du reste déjà la « Revanche d'Iris, » du même auteur. C'est un agréable badinage écrit en vers libres et en rimes faciles, un dialogue entre époux, agrémenté de récriminations et de vivacités conjugales, et clairsemé un peu sobrement peut-être de reparties spirituelles, auquel se livrent Hector et Marthe Charveron dans le salon de M. Ducanois, l'avocat célèbre et spécial pour les séparations de corps. Après six mois seulement d'une union qui semblait réunir toutes les conditions prévues d'un avenir heureux, les voilà en quête d'avocat pour se faire l'un et l'autre un procès en séparation, et naturellement chacune des parties belligérantes s'est hâtée de s'adresser pour le retenir à l'avocat qui possède au barreau la renommée la plus brillante pour ces sortes d'affaires.

Seulement, c'est Hector qui est arrivé le premier, et qui, en attendant plus ou moins patiemment dans le salon l'audience du légiste, met le public au courant de ses intentions séparatistes, sans toutefois expliquer ses griefs. Peu de temps après arrive, inquiète et agitée, Mme Charveron, dissimulant sous un voile épais les émotions de son gracieux visage, et sans remarquer la présence de son mari enseveli dans la lecture de la « Gazette des Tribunaux, » fait au public la même confidence, sans donner davantage les motifs de sa détermination ; seulement son mari est un monstre, la vie commune est intolérable : la séparation ou la mort ! tel est son cri de guerre. Mais Charveron qui, pour charmer les ennuis de l'attente, s'est approché de la jolie inconnue, reconnaît avec stupeur sa femme, non moins surprise de la rencontre. L'explication est vive, et la déclaration de guerre suivie presque aussitôt de reproches réciproques ; mais Charveron, arrivé le premier chez l'avocat, se réserve le droit de le choisir pour lui, tandis que Marthe réclame à son tour le privilége de lui confier sa cause. Personne ne veut céder, et dans son dépit, Marthe s'oublie jusqu'à mettre sa petite main nerveuse en contact trop direct avec la joue de son époux, juste au moment où Me Ducanois arrive pour les faire entrer dans son cabinet. Les deux époux font asseoir l'avocat entre eux, et le prennent pour juge de laur intention formelle de se séparer.

Mais le motif ! quel peut être le motif de cette détermination ? Allons-nous enfin connaître le mot de l'énigme. — Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple. D'accord en tout ce qui concerne la vie privée, les plaisirs et les distractions, les deux époux diffèrent.... en politique. Madame n'a pas les opinions de Monsieur : l'une est centre-gauche, et l'autre centre-droit. De là des discussions et des querelles incessantes qui font de la maison un enfer, et que la séparation peut seule faire cesser. Mais cette séparation n'a pas lieu, chacun des époux ne pouvant s'adjuger à lui seul l'éloquence de Me Ducanois, oublie ses griefs, on s'embrasse, et on retourne gaiement à la maison, en remerciant l'avocat qui n'a pas dit un seul mot pendant la conversation (dans la crainte sans doute de gâter les affaires) et qui n'ouvre la bouche que pour saluer leur départ de ces deux mots d'un augure sinistre : Au revoir !

Le rôle de l'avocat, transformé en personnage muet, est sinon la seule, du moins la plus grande originalité de la pièce, jouée d'ailleurs avec une verve charmante par M. Coquelin aîné et Mlle Sarah Bernhardt, et spirituellement mimée par M. Joliet.

(*Revue et Gazette des Théâtres.*)

LITTÉRATURE

MI-LA-SOL

(suite)

Au bout de quelques années, ne voulant plus s'imposer de telles fatigues, le mari et la femme rentrèrent à San Francisco. En ce temps-là, l'air que l'on respirait dans cette ville était la fièvre de la spéculation : les chercheurs d'or venaient s'y reposer de leurs travaux dans les émotions du trafic. On laissa Hélène en pension, et ses parents ouvrirent un immense débit, espèce d'entrepôt où le commerçant entasse n'importe quels ballots de marchandises, certain que l'acheteur cosmopolite ne manquera ni au bizarre, ni au nécessaire : aujourd'hui, acquérant un arrivage de soieries et de châles et débitant la nouveauté ; demain, s'emparant de la cargaison d'un navire chargé de poisson sec ; tantôt, étalant des merveilles d'ivoire et de laque dues à l'art chinois, remplacées bientôt par tous les meubles que le luxe des tapissiers parisiens peut créer. Ce genre de transaction, qui fait du commerce une perpétuelle charade, convient particulièrement au génie français. Et puis, dans la vie des Pari-

siens véritables, l'héroïsme ne peut être qu'une phase ; ils sont nés pour la comédie et y retournent toujours avec plaisir. Les Emery eurent l'esprit de tous les rôles où le sou se convertissait en or, avec la perspective de pouvoir un jour jeter les pièces d'or comme l'on jette les sous. Ces transformations, cette rage des affaires, ce devoir changé en une bizarre partie de plaisir, cette bohême de lucre et de gain, cette recherche de spéculatien et d'entreprises, cette aventure dont toutes les émotions se changeaient en gain, firent de ces gens des figures pittoresques pour un peintre et des types curieux pour un romancier.

Vers l'âge de quinze ans, la santé d'Hélène s'altéra tout à coup ; la fleur, pour s'épanouir, exigeait le climat de la patrie. Les médecins furent unanimes : il fallait la France. Les parents étaient forcés de rester encore deux ou trois années à l'autre bout du monde, s'ils voulaient recueillir le prix de leurs efforts. Leur entrepôt contenait des marchandises pour la valeur d'un million ; décupter cette valeur n'était qu'une question de temps. On envoya Hélène à Paris et on la mit au couvent des Oiseaux jusqu'au jour prochain où ses prrents rentreraient dans leur patrie sur le char de la fortune.

C'est au point de vue d'une fortune californienne que l'on considérait Hélène au couvent, et l'on sait que dans tout couvent le veau d'or a son autel. Je n'expliquerai pas comment il se fit qu'un beau jour un petit *d* se trouva devant le nom de famille d'Hélène ; dès lors, la communauté et la camaraderie l'appelèrent Mlle d'Emery. Son entrée dans le monde aurait les splendeurs des féeries qui font courir Paris ; on disait tout bas que sa dot serait une mine d'or et que l'Inde et la Chine enverraient les étoffes de son trousseau. A cette princesse des *Mille et une Nuits* il faudrait sans doute quelque prince. Hélène accepta la particule.

Cependant, M. et Mme Emery ajournaient leur retour d'année en année ; ils ne parvenaient pas à terminer leurs affaires. Pendant ce temps, la jeunesse d'Hélène marchait, et la jeunesse est, de toutes les saisons, la moins stationaire. La jeune fille venait d'avoir vingt-un ans ; c'est le premier chiffre qui paraisse un âge aux femmes. Il faut jouir des splendeurs de la vie à leur moment précis, sous peine de voir l'inquiétude en hâter le déclin. Ce réveil de la femme qui a tout à coup conscience de sa beauté et de sa puissance, tout en appréciant la rapidité du temps, dicta une lettre d'Hélène à ses parents.

Cette éloquence à l'emporte-pièce emporta la question avec la vélocité nécessaire aux transactions d'outre-mer. De San Francisco à Paris, il n'y a guère à tergiverser. Mme Emery répondit à sa fille par l'ordre de sortir de sa pension : elle écrivit en même temps à ma mère, avec laquelle elle avait conservé une correspondance intime, qu'elle lui confiait Hélène pour dix-huit mois, époque irrévocable du retour de nos chercheurs d'or en Europe.

Je vois encore d'ici ce soir de décembre où, rentrant vers l'heure du dîner, dans le salon faiblement éclairé, j'aperçus une grande jeune fille assise près de ma mère. J'ignorais entièrement qu'elle dût venir ; ma mère m'avait réservé son apparition à titre de surprise. Apparition est le mot. Doucement estompée sous le rayonnement du gaz voilé par l'abat-jour, sa figure avait l'éclat mystérieux des ciselures d'argent : pâleur bistrée, profil découpé, chevelure blonde, massée, ondulée des camées, avec une tresse formant couronne. Elle était vêtue d'une longue robe de drap rougeâtre et avait des boucles d'oreilles d'opale. Ce qui me frappa d'abord, ce fut un air tellement fier que son sourire paraissait une condescendance et son regard une faveur : ni étoffe de sœur, ni type de maîtresse ; un beau modèle pour la sculpture, un air royal, le don du commandement vis-à-vis de tous ceux qui seraient tentés d'intervenir dans cette destinée... Mais après tout, il n'était pas indispensable que cette femme devînt la moindre chose pour moi.

Ma mère accueillit à bras ouverts la compagne que lui donnait le hasard, pour faire diversion aux contrariétés de notre intérieur ; de mon côté, je ne fus pas fâché de voir s'alléger la gêne de nos dîners en tête à tête et de trouver un prétexte tout naturel à parler avec animation de choses indifférentes. Et puis, cette jeune fille n'était pas armée contre moi, et je l'étais contre elle. Je m'explique. L'incertitude de son sort : une position médiocre dans l'instruction ou des millions que le moindre coup de vent balaie du sol de San Francisco — lui interdisait toute prétention à un mariage arrangé, et, de son côté, ma mère connaissait la terrible hypothèse qui interdisait à personne tout droit sur mon cœur.

Mais il n'y a rien au monde qui stimule tant l'imagination que d'être décidé à ne pas aimer une femme. Vous voulez vous nier sa beauté, et le hasard use de mille moyens pour mettre cette beauté en vidence. Tantôt un cheveu, un seul, scintille pareil à un fil d'or ; tantôt une main qui s'élève vers la lampe, pour enfiler une aiguille, devient de l'opale irisée ; tantôt, si dénuée de prétentions qu'elle oublie toute gêne, elle enserre

son genou entre ses doigts enlacés et prend l'attitude d'une statue grecque. L'irritation de lui savoir le droit de plaire au monde entier, hormis à vous, vous excite. On feint de ne la regarder jamais, et on l'observe toujours. Elle a du tact, de l'esprit, de la passion peut-être, mais qu'importe !

Enfin, il est très difficile à un homme de rester dans des conditions paisibles en vivant sous le meme toit qu'une très jolie femme. Car entre ennemie et maîtresse, le juste milieu peut prendre mille noms dangereux.

Mon attitude vis-à-vis de la nouvelle venue fut le sans-façon d'un homme bien élevé qui simplifie les rapports de tous les jours en supprimant les céré monies ; mais il s'y mêlait une teinte d'ironie qui força Hélène à se tenir continuellement sur ses gardes. Si la température plus âpre amenait un brillant coloris sur ses joues et que j'en fisse la remarque, aussitôt elle détournait la tête. Si sa toilette réussie, de par la méthode avec laquelle les Parisiennes pratiquent la simplicité, m'arrachait une petite exclamation, elle serrait plus étroitement son manteau ou plissait son voile. Si, pour monter en voiture, je lui offrais la main, deux doigts seulement se posaient sur la manche de mon habit : protestation éloquente contre toute prise de possession. Il m'arriva une fois de la rencontrer dans une maison où l'on dansait ; il eût été de ma part indélicat, inouï, grossier, de pas l'engager à danser; mais sa carte de bal se trouva remplie, et je fus frappé de la complicité d'indifférence que m'exprima le sourire d'Hélène.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

MOSAIQUES ROSES

M. Achille Jubinal, qui a publié le mois dernier un très joli volume dont la *Gazette Rose* rendra compte prochainement, ayant pour titre : *Impressions de Voyage* — les *Hautes-Pyrénées*, où il décrit de main de maître et en véritable coloriste ce ravissant pays dont il a été le représentant au Corps législatif pendant plus de vingt ans, vient de faire paraître à la *Librairie des Gens de Lettres*, 5, *rue Geoffroy-Marie*, un très curieux chapitre de l'histoire littéraire au XVII^e^ siècle, intitulée : *Terras et Boileau*. C'est la réponse d'une de ses victimes au grand satirique, et elle prouve que l'auteur du poème de *Jonas*, s'il était loin d'être un grand poète, n'était pas non plus un imbécile.

Les reproches qu'il adresse à l'auteur du *Lutrin* et de l'*Art poétique* sont des plus piquants et des plus spirituels. Malheureusement leur violence même en atténue la portée et prouve que les querelles littéraires n'étaient pas moins vives alors que ne le sont aujourd'hui chez nous les querelles politiques.

***

M. Ernest Nathan, le célèbre violoncelliste et l'auteur de si jolies compositions musicales, vient de recevoir de Sa Majesté le Roi de Portugal la décoration de chevalier de l'ordre du Christ. Cette distinction honore les artistes de talent et de mérite dans la personne d'un de leurs représentants les plus aimés et les plus estimés.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTE DE CHATEAU

Première toilette. — Robe en foulard de nuance amande claire, avec jupe demi-traîne, garnie de volants froncés jusqu'à la ceinture par derrière. Par devant, la jupe décrit un tablier de cinq volants, avec biais de taffetas marron marquant la tête du dernier volant. Le corsage à basques retournées derrière et garnies d'un volant et d'un biais marron, fait pouff tournure. Les manches ajustées se terminent par un volant et un biais marron. On peut remplacer le foulard par de la gaze des Indes brochée, ou par de la gaze de Chambéry. Chapeau *Marie Antoinette*, en paille d'Italie, avec bord incliné sur les yeux, relevé d'un côté par un large nœud de faille marron. Les brides en ruban marron, nouées avec un large nœud, sont rejetées en arrière. Sur le derrière du chapeau, floraison de fleurs des champs, collerette de mousseline tuyautée, autour de l'encollure du corsage. Les manches en mousseline plissée. Gants de Suède, nuance naturelle. Souliers de chevreau doré, talons Louis XV, et nœud cocarde.

Deuxième toilette. — Robe de faille gris argent, avec première jupe garnie d'un très haut volant, avec plis tuyaux d'orgue, se renversant en godets doublés de faille bleu. La seconde jupe, faisant tunique, est bordée d'un biais de faille bleue faisant doublure, et se relève sur les côtés avec un gros nœud écharpe en faille bleu, maintenu par une large boucle de nacre blanche. Deux pans de faille grise doublés de bleue complètent ce nœud écharpe. Manches bouillonnées, dans toute leur hauteur, de bouillons de crêpeline, de tarlatane ou de tulle. Gilet Louis XV, en faille bleue, avec des bouquets devant et postillon derrière. Médaillon de Notre-Dame de France suspendu au cou par un petit velours bleu doublé de satin maïs. Chapeau Auréole en paille de riz blanche, avec passe relevée, coulissée de faille bleue, et ruche de blonde. Une très haute blonde fait collerette sur la calotte, avec bouquet de roses mousseuses et traînes de roses mousseuses, de boutons et de feuillage, montant derrière. Gants de Saxe nuance maïs. Souliers Louis XV, en chevreau gris, avec nœud béarnais en ruban gris et bleu.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.

A. Levy, Imp. r. des Marais, 66, Paris

Planche 1039 b

1er Août 1873

La Gazette rose

Toilette de Château

Toilettes de la Maison Gagelin Opigez – Rubans de la Glaneuse – Chapeaux de Mme Herst – Peigne d'Ecaille Espagnol dit Girafe – Mouchoirs de Chaprou – Ceinture Régente de Mme De Vertus sœurs – Foulards de l'Union des Indes – Eventails Duvelleroy – Bijoux artistiques de Marc Gueyton – Chaussures de la Mme Jouvenot Parfums et savons de toilette de la Maison Violet fournisseur des Cours Etrangères.

3, Rue Rossini